

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

DE LA PRODUCTION IMAGINAIRE AU FANTASME

Côte à côte *Phantasie*
JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Voici trois traductions françaises d'un bref extrait du chapitre II de l'étude de Freud intitulée *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Cette étude d'une centaine de pages, et comportant quelques illustrations, fut d'abord publiée à Leipzig en 1910. On peut la ranger dans la période de longue genèse de la théorie psychanalytique, appliquée ici non à une œuvre d'art, mais à un souvenir un peu spécial que Léonard présentait comme réel, et dont Freud, au terme d'une longue analyse, met en évidence la nature « fantasmatique » comme on dirait aujourd'hui, mais ne disait pas encore en 1910.

Daß ein Mensch eine Erinnerung an seine Säuglingszeit bewahren könne, ist vielleicht nicht unmöglich, kann aber keineswegs als gesichert gelten. Was jedoch diese Erinnerung Leonardos behauptet, daß ein Geier dem Kinde mit seinem Schwanz den Mund geöffnet, das klingt so unwahrscheinlich, so märchenhaft, daß eine andere Auffassung, die beiden Schwierigkeiten mit einem Schlage ein Ende macht, sich unserem Urteile besser empfiehlt. Jene Szene mit dem Geier wird nicht eine Erinnerung Leonardos sein, sondern eine Phantasie, die er sich später gebildet und in seine Kindheit versetzt hat. Die Kindheits Erinnerungen der Menschen haben oft keine andere Herkunft; sie werden überhaupt nicht, wie die bewußten Erinnerungen aus der Zeit der Reife, vom Erlebnis an fixiert und wiederholt, sondern erst in späterer Zeit, wenn die Kindheit schon vorüber ist, hervorgeholt, dabei verändert, verfälscht, in den Dienst späterer Tendenzen gestellt, so daß sie sich ganz allgemein von Phantasien nicht strenge scheiden lassen.

Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, tome 8

Qu'un homme puisse conserver un souvenir datant du temps où il était nourrisson n'est peut-être pas impossible, mais nullement certain. De toute façon ce souvenir de Léonard : un vautour ouvrant avec sa queue la bouche de l'enfant, semble si invraisemblable, si fabuleux, qu'une autre interprétation levant d'un coup les deux difficultés se présente à l'esprit. Cette scène du vautour ne doit pas être un souvenir de Léonard mais un fantasme qu'il s'est construit plus tard et qu'il a alors rejeté dans son enfance. Nos souvenirs d'enfance n'ont souvent pas d'autre origine. À l'inverse des souvenirs conscients de l'âge adulte, ils ne se fixent, ne se produisent pas à partir de l'événement même, mais ne sont évoqués que tard, l'enfance déjà écoulée, et alors modifiés, faussés, mis au service de tendances ultérieures : de telle sorte qu'ils ne peuvent en général pas très bien se distinguer des fantasmes.

Marie Bonaparte, 1927 (Gallimard)

Qu'un être humain puisse conserver un souvenir du temps où il était nourrisson n'est peut-être pas impossible, mais ne peut en rien être tenu pour assuré. Ce qu'affirme néanmoins ce souvenir de Léonard, à savoir qu'un vautour a ouvert de sa queue la bouche de l'enfant, sent tellement l'invraisemblance, le conte, qu'une autre conception, mettant fin aux deux difficultés d'un coup, se recommande mieux à notre jugement. Cette scène avec le vautour ne doit pas être un souvenir de Léonard, mais une fantaisie qu'il s'est formée par la suite et qu'il a reportée dans son enfance. Les souvenirs d'enfance des hommes n'ont souvent pas d'autre provenance ; ils ne sont absolument pas, comme les souvenirs conscients du temps de la maturité, fixés à partir de l'expérience vécue et répétés, mais sont seulement extraits en un temps ultérieur, l'enfance déjà passée, et alors, modifiés, falsifiés, mis au service de tendances ultérieures, si bien que très généralement ils ne se laissent pas rigoureusement distinguer de fantaisies.

Janine Altounian, Anne Balseinte, André Bourguignon *et al.*,
2009 (PUF)

Qu'un homme puisse conserver un souvenir de l'époque où il était nourrisson n'est peut-être pas impossible, mais ne peut nullement être tenu pour assuré. Quant à soutenir comme le fait ce souvenir

de Léonard qu'un vautour a ouvert la bouche de l'enfant avec sa queue, cela paraît si invraisemblable, ressemble tellement à un conte, qu'une autre version propre à mettre fin d'un coup aux deux difficultés se recommande mieux à notre jugement. Cette scène avec le vautour n'est sans doute pas un souvenir, mais une production imaginaire créée plus tard et qu'il a reléguée dans son enfance. Les souvenirs d'enfance des êtres humains n'ont souvent pas d'autre origine ; contrairement aux souvenirs conscients de la maturité, ils ne sont pas du tout fixés dès la chose vécue pour être ensuite répétés, mais c'est seulement plus tard, une fois l'enfance passée, qu'ils sont sollicités, et ce dans une version modifiée, altérée, mise au service de tendances ultérieures, si bien qu'il est généralement difficile de les distinguer rigoureusement des productions imaginaires.

Dominique Tassel, 2011 (Seuil)

Ce qui me frappe dans la succession temporelle asymptotique des trois traductions, c'est sa parenté avec la dialectique classique dans ce genre de littérature.

Une première traduction (hommage lui soit toujours rendu, car sans elle point de processus) installe le texte du théoricien novateur (ça peut être Marx, Kant, Hegel, un mathématicien comme Gauss ou Riemann) dans les registres conventionnels de son temps. Il n'y a encore aucune véritable exigence de fiabilité maximale : on va dire « conserver », « certain », « fabuleux », « âge adulte » là où l'énoncé allemand précise les choses, du genre « garder tel quel », « protéger de la déformation », « assuré ou garanti », et ouvre le paradigme spécifique du « conte » évidemment plus adéquat à l'enfance, ou celui de la « maturité » qui ne se confond pas nécessairement avec l'âge adulte. Mais il y a une synergie générale qui induit au besoin une précision non explicite.

Une deuxième traduction, plus ou moins proche dans le temps, mais en général relativement éloignée, tire les leçons de la littérature critique sur le texte (et sur ses traductions), poursuit le projet d'appropriation historique et vise à ce qu'on peut appeler la rigueur, ce qui l'amène parfois à se départir de la qualité d'écriture (ce qui n'est pas du tout le cas ici). Cette traduction intériorise les exigences des lecteurs contemporains, davantage préoccupés d'interpréter correctement et dans le détail que de découvrir une pensée nouvelle.

Une troisième – ou énième – traduction, généralement assez proche de la deuxième, va s'efforcer d'atteindre une « lisibilité adéquate », en tenant compte de l'expérience tentée par la précédente. Dans le cas des philosophes, il s'agit surtout de surmonter, si possible, les effets de la rigueur, souvent associée à la production d'un lexique simplifié qui fait disparaître les effets de contexte.

Mais ce qui dans le cas présent – où l'on peut saluer la lisibilité parfaite des trois textes – attire l'attention, c'est le paradoxe produit par les différentes traductions de *Phantasie*. C'est la première traduction (Marie Bonaparte) qui utilise (dans toute l'étude de Freud) le mot français « fantasme » dans son sens moderne redéfini par les psychanalystes, alors que la deuxième formule, consciente de l'anachronisme et d'une quasi-incohérence rhétorique, instaure un autre terme pour le mot allemand (« fantaisie »), plus proche de l'usage, mais contaminé par des connotations spontanées rémanentes du côté de la « fantaisie », de « fantaisiste », etc. Dans les deux cas une proximité étymologique via le mot allemand avec le mot grec propose, il est vrai, un soutien latéral (pour ma part j'aurais dans ce cas proposé « phantasie » par référence directe au grec...), tandis que la troisième traduction s'en tient au sens ordinaire de ce même mot allemand repris du grec et le restitue par « production imaginaire », ce qui a pour bénéfice de ne pas anticiper sur les conclusions de Freud et de sauver l'algorithme démonstratif : c'est seulement à la fin de l'analyse qu'on sait si une production imaginaire est vraiment un fantasme au sens analytique actuel du terme.

C'est en tous cas sans doute un fantasme du traducteur de croire qu'il y a une solution idéale au départ ! Sans ce désir il ne se mettrait peut-être pas à la tâche. Mais, comme l'enseigne Hegel, l'idéal est toujours le résultat d'un processus...